DENIS
SAINT-AMAND

CONTRER LE RIRE FASCISTE

TROLLING ET RÉSISTANCE

RUE DE L'ÉCHIQUIER

NAZIS DANS LE MÉTRO

Un soir de juillet, à la station Bajza Utca, à Budapest, un homme et une femme sont montés avec nous dans la rame de métro. La dame a entamé sur un ton plaintif un soliloque de mendiante, se plaignant de l'adversité et implorant la charité des passagers, avant de s'interrompre dans un éclat de rire. Sa voix s'est alors brutalement infléchie et elle a demandé que nous lui présentions nos titres de transport. Sidéré, j'ai obtempéré face à sa carte de contrôleuse. Quand les deux agents sont passés à d'autres voyageurs, j'ai traduit à ma compagne l'entrée en scène parodique qu'ils venaient de s'autoriser ; elle a refusé de me croire. Cette saynète aurait pu trouver place dans un film d'Ari Aster, de Ruben Östlund ou de Jordan Peele, dans une fiction horrifique ou d'anticipation jouant de l'hyperbole, forçant le trait pour intensifier ce qui dérape ou ce qui coince, le cynisme et le mépris. Mais la scène a bien eu lieu. J'y pense souvent.

*

On ne compte plus les complaintes déplorant que le rire, en tant qu'instrument de la liberté d'expression,

soit menacé. Le présupposé est plus que discutable, d'abord parce qu'il faut convenir que, s'il a longtemps été suspect et dévalué, le rire est aujourd'hui parvenu à se glisser partout. Il est non seulement omniprésent dans l'espace médiatique (les émissions d'actualité et même les émissions sportives ont désormais leur comique de service), mais, au prix d'appréhensions parfois très générales, il est aussi tenu pour un adjuvant au processus d'apprentissage en milieu scolaire (publications didactiques et formations en tout genre l'érigent en instrument permettant de « créer un environnement positif » et de « développer la créativité ») et on lui prête des vertus thérapeutiques (puisqu'il « favorise la résilience » et « réduit le stress »).

Encore faut-il s'entendre sur sa définition. L'un des meilleurs spécialistes de la question, Alain Vaillant, historien de la littérature et des cultures médiatiques, présente le rire comme un débrayage cognitif, un réflexe incontrôlé face à un décalage ou une anomalie et qui, mobilisant nos muscles respiratoires et faciaux, nous relie à notre condition animale. L'humour, lui, peut alors s'envisager comme ce que l'humain a inventé pour domestiquer le rire et tenter de le rendre intelligent. Jusqu'à un certain point, en tout cas. Un journal satirique comme *Charlie Hebdo*, avatar de *Hara-Kiri*, a toujours réfuté cette volonté d'intelligence et se présentait comme « bête et méchant », renouant en cela avec le caractère primitif du rire. Après l'attentat abject dont la rédaction a été victime le 7 janvier 2015, on a pu lui faire endosser une série de valeurs et fonctions républicaines qui ne lui correspondaient pas ; l'hebdomadaire satirique est devenu malgré lui l'exemple préféré de ceux qui, répétant à l'envi qu'« on ne peut plus rien dire », ont imposé dans l'imaginaire collectif cette idée reçue, fausse mais tenace.

À vrai dire, l'espace des possibles médiatique n'a jamais été aussi ouvert à la transgression des tabous. Les spectacles de stand-up rejouent fréquemment des blagues sur l'inceste ou la pédophilie : celles-ci sont censées être provocatrices mais deviennent aussi banales que peu subversives ; elles se donnent à voir comme des routines d'un humour noir qui s'épuise en s'automatisant. Il est parfois pénible de voir certains comiques célèbres, semblant découvrir que leurs blagues peuvent être mal reçues, consacrer tout un spectacle à déplorer la sensibilité de l'époque. La démocratisation de la parole publique s'est logiquement accompagnée d'un développement de la critique : celle-ci peut être inconfortable, en tant qu'elle participe d'une ère de l'évaluation où chacun s'autorise à juger l'autre, mais elle a le mérite de permettre des discussions sur les effets du rire et sur ses communautés interprétatives. Comparaissant devant le tribunal correctionnel de Paris en avril 2024 pour diffamation sexiste, après avoir tenu des propos insultants au sujet de l'historienne Ludivine Bantigny sur son blog en 2020, l'écrivain François Bégaudeau a cru bon de se défendre en jouant la carte de l'humour beauf, dont il a par la suite fait la promotion au fil de rencontres et conférences. Le problème est qu'il feignait de ne pas tenir compte de la situation d'énonciation : proférée par un auteur bénéficiant d'une importante visibilité médiatique, sa diatribe ne s'inscrivait pas dans un cadre justifiant une quelconque portée comique ; elle se réduisait dès lors à une moquerie de harceleur, une insulte ne produisant rien d'autre qu'une violence gratuite.

La portée émancipatrice du rire est souvent mise en lumière, comme en témoigne, entre autres, la mention fréquente d'une citation prêtée à Maryse Condé, selon laquelle « le rire est le premier pas vers

la libération. On commence par rire. On rit donc on se libère donc on peut combattre ». Mais le rire peut aussi se révéler un instrument de domination. Dans *Le Style potache*[1], je pointais une série de cas où, tentant de se dédouaner en invoquant l'humour, nombre d'individus ne faisaient qu'enfoncer celles et ceux vis-à-vis desquels ils entretiennent un rapport de domination (raciale, masculine, hétérosexuelle, économique) : tel animateur de télévision se moquant régulièrement de la sexualité d'un de ses chroniqueurs, tel groupe d'étudiants organisant une soirée dont les participants doivent se grimer en Noirs, telle bande de journalistes faisant circuler des montages pornographiques mettant en scène leurs collègues féminines et tel homme d'affaires devenu président des États-Unis invitant à « attraper les femmes par la chatte » peuvent bien (se) faire rire, mais leur rire n'a rien de léger ni de subversif, il ne sert qu'à entraîner avec lui ceux qui sont sûrs de leurs privilèges et ceux qui craignent d'être les prochaines cibles pour mieux écraser des personnes qu'ils estiment inférieures.

*

Ce petit livre est né d'un effarement : le 20 janvier 2025, le jour de la seconde investiture de Donald Trump, l'homme d'affaires sud-africain Elon Musk, directeur général de Tesla et propriétaire de la plateforme X (ex-Twitter), alors considéré comme le premier soutien du président américain, prononçait un discours de victoire qu'il concluait par un salut nazi, bras droit tendu vers une foule de partisans. Outre la nature ignominieuse du geste, contestée uniquement par quelques circonlocutions pusillanimes[2], c'est la façon dont cette provocation s'est jouée sur un mode bouffon pleinement assumé qui apparaissait

invraisemblable : Musk, sur X, a balayé avec désinvolture les réactions outragées (« *The "everyone is Hitler" attack is sooo tired* », écrivait-il en ponctuant le message d'une émoticône endormie – « L'argument "tout le monde est Hitler" me fatigue teeeellement »), tandis que Patrick Casey, ancien meneur du mouvement suprémaciste Identity Evropa, et Andrew Torba, directeur du réseau social réactionnaire Gab, applaudissaient en s'esclaffant à une rodomontade qu'ils jugeaient inespérée.

Les nombreux travaux consacrés au fascisme ont mis en lumière les mécanismes d'émergence et les principes d'un mouvement politique historiquement situé (dans l'Italie mussolinienne, puis dans l'Allemagne nazie), et ont donné à voir ses formes de perpétuation plus ou moins larvées[3]. Le fascisme peut s'envisager comme un régime ultranationaliste, misant sur le culte du chef et l'usage d'une violence, cultivant le ressentiment, rejetant le pluralisme et décidé à imposer un État autoritaire. Dans un texte publié il y a trente ans par les éditions Grasset, pas encore détenues par Vincent Bolloré, le sémiologue Umberto Eco identifiait quatorze signes caractéristiques de la fascisation d'une idéologie ou d'une société et montrait que ceux-ci se manifestaient par l'exacerbation de valeurs imposées comme fédératrices (le culte d'une tradition ou d'un âge d'or auquel il s'agirait de revenir, celui de l'action, celui d'un héroïsme fantasmé), par des rejets radicaux (du modernisme, de la pensée critique, de la diversité), par l'imposition de hiérarchies strictes (élitisme, exhibition de la richesse comme principe d'humiliation), par l'instauration d'un sentiment de menace permanente (obsession du complot, conception de l'existence comme guerre), par des manipulations psychologiques (exploitation de la frustration, hypostase d'un peuple exprimant une volonté unani-

mement partagée) et par des opérations de contrôle (des femmes et des minorités, d'une langue délibérément appauvrie)[4]. Force est de constater que, de nos jours, les exemples correspondant à ces modèles et signes ne manquent pas. Parmi les singularités des politiques illibérales contemporaines, un élément doit être appréhendé frontalement : elles sont soutenues, y compris chez les plus hauts responsables des États qui les exercent, par un rire narquois, qui trouble la réception de gestes et discours dont les spectateurs peuvent se demander à quel point ils relèvent de la farce en dépit de leur violence.

Le rire des tortionnaires est aussi répugnant qu'effrayant. Grâce aux témoignages d'écrivains comme Charlotte Delbo, Imre Kertész et Primo Levi, mais aussi grâce à ceux consignés dans le terrible *Livre noir* d'Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman, on sait que les SS commettaient parfois leurs exactions sadiques en riant, comme le faisaient les garde-chiourmes des goulags décrits par Alexandre Soljenitsyne, Evgénuia Guinzbourg ou Gustaw Herling, et comme le font encore les affidés de l'État islamique sur leurs vidéos de propagande ou les soldats de Tsahal posant hilares avec des sous-vêtements féminins et des jouets d'enfants appartenant à leurs victimes. Cet essai n'a pas pour objectif d'établir une archéologie du rire fasciste, mais constitue une réaction à un moment où celui-ci s'impose comme une forme de communication politique. Comment fonctionne-t-il ? À quels procédés recourt-il ? Quels univers de références convoque-t-il ? Quelles communautés participe-t-il à renforcer ? Quels sont, aussi, les moyens d'y répondre ? L'illibéralisme goguenard qui se déploie sous nos yeux pèse sur nos façons d'échanger, de penser et d'agir, de sorte que c'est toute notre époque qui apparaît comme une vaste fumisterie. À une enquête lancée par le journaliste canadien Eric Alper sur le thème :

« Quel élément de votre adolescence mériterait selon vous de revenir au goût du jour ? », la blogueuse Geraldine DeRuiter répondait : « L'idée largement admise que les nazis sont des sales types. » La réplique est tranchante ; son ironie, comme souvent, est à la fois plaisante et douloureuse.